

# JOURNAL DE GUIGNOL

## ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . . . Rédacteur en chef.  
GNAFRON . . . . . Caissier.  
MADELON. . . . . Gordon bien.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

### NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique,  
cascadeur, fouilleur et gouailleur; épatant, ébêtant et désopilant;  
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DEPOTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :  
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

## RÉDACTION

COGNE-MOU. . . . . Rédacteur.  
CLAUQUE-POSSE. . . . . id.  
JÉROME. . . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'armée de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

## CONCOURS ANNUEL

JOURNAL DE GUIGNOL

300 fr.

Pour nous conformer aux nombreuses réclamations qui nous ont été adressées, le terme du Concours est reculé jusqu'au 1<sup>er</sup> mars. (Voir à la 4<sup>e</sup> page.)

### VINGT-TROISIÈME

AUX GONES DE LYON

Z'enfants, pisque je vous z'y ai promis, faut que je vous aboule l'histoire comment que j'ai z'aeu l'idée de mon concours; mais comme je veux pas vous coller de blagues, faut aussi que je vous dise que c'est pas moi que l'ai z'aeue c'te idée; c'est encore une évention de mes gones de rédacteurs pour me fourrer dedans et me tirer un pied de cochon.

Velà t'y pas qu'un jour y s'amènent en faisant leurs boïmes; y me débobinent un tas de frimes tirées de longueur et pis, pour pas faire semblant de rien, y me disont qu'y faudrait n'ouvrir un concours. Moi qu'avait la comprenette fermée, à c'te heure, y parait, je leur z'y rebrique que je

veux ben l'ouvrir le concours; alors y repiquent de même et qu'y faudrait donner un prix; moi, pas catole, je n'en promets un. Je m'étais cogné, à mon idée, dans ma caboche, que ça serait n'un diner chez la mère Brigousse à cinquante sous par tête, avec tout ça que faudrait de licherie, de fri-cots et de sauces; mais je t'en fiche, y foutent les pieds dans les plats, mes gones, et y s'en payent une tranche de me faire payer tous les ans une rente de 300 francs!

Ganaches, va; y s'imaginent p't-être que les pécuniaux poussent comme les mousserons après une radée et que je n'en ai plein les poches; sans compter encore tout ça qu'y me coûtent, eusses!

Trois cents francs!... Mais gn'y a de quoi payer mon loyer en rue Corchebœuf, au cintième, et pis de quoi acheter six cents pots de vin à dix... et pis encore plus cent bennes de charbons pour c't hyver... et pis un habit, un chapeau tuyau de poêle, une culotte en velours, un gilet satin pour faire mes visitations le jour de l'an, avec une capote, un fichu en soie imprimé et de bottines à talon pour Madelon!

Trois cents francs!... Mais ça fait quinze louis de vingt francs, et pis trente 'e dix en or et soixante pièces de cinq francs en argent!

Trois cents francs!... trois cents francs!... Eh ben, me velà propre, z'enfants!

\*\*\*

Bast! après tout, je m'en bats l'œil; celui que gagnera le prix l'aura pas volé, allez: je li aboulerai les ronds sans tordre le pif. Mes rédacteurs veulent-y pas qu'on leur z'y fasse l'histoire des journaux de Lyon depuis 1848? Y sont pas dégoûtés, les mamis! Figurez-vous, les gones, que gn'y en

a z'a eu comme qui dirait une grosse... plus d'un cent, quoi! tant de grands comme de petits, et que vous fesient un fameux tapage, y parlont tous à la fois; c'était un autre revari que le japillage de Guignol; fallait les entendre, fallait les voir jouer à tire-cheveux. C'était des gones à poil, nom d'un rat! Et la *Liberté*, et la *Tribune*, et le *Républicain*, et le *Peuple souverain*, et l'*Echo des Electeurs*, et la *Gazette*, et le *Censeur*; sapristi! y n'en débaroulaient de paroles, y z'en fesient un rattat un peu bien conditionné.

Bien vrai, çui là que sera assez mariolle pour nous réciter tout ça sans faute et pour agraffer le prix, sera pas bancroche, et on pourra ben li payer un cablot d'honneur dans c'te boîte ousqu'on met en pension les quarante invalides de la bajasserie.

C'est que, voyez-vous, pour tramer c'te pièce n'y aura joliment de fils à remonder, sans compter qu'y faudra aussi brasser de z'équevilles et de sa-loperie; une vraie besogne de cantonnier que ça fera quand y faudra coucher sus le papier toutes les grimaces qu'y z'ont fait pour agraffer les pignoles du monde et pis leurs sauts de carpe pour se retourner sus leurs pattes quand gn'y arrivait de remue-ménage. Tez! ça sera canant tout de même l'histoire du grand revire-Marion du *Salut public*, quand il a changé sa carmagnole pour un habit à panneau. Faudra pas oublier non plus sa petite édition, là ousqu'y publiait un roman que s'intitulait: *Le Gone de Lyon*. Y ne débinait pas les petits journaux anonymes de ce temps-là, ni les canezards non plus. Nom d'un chien! ce que c'est que nous!... Depis qu'y chiquent d'opium avec le bey de Tunis y z'ont joliment perdu la mémoire dans c'te boîte; faudra le leur rafraichir et leur repasser l'histoire de l'*Argus* et le *Vert-*

## FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

### GAMBES LYONNAIS

Bajaff

Bajaff est l'homme le plus connu de la ville de Lyon; on le voit partout et à toute heure du jour et de la nuit. Bavard sempiternel, il cause de tout, connaît tout, explique tout.

Le soir, au beau milieu de l'été, devant le café Casati, il vous arrête, vous prend le bras, et, sous prétexte d'intérêt, vous demande d'une voix éclatante comme celle d'un orateur à la tribune, si les bruits scandaleux qui ont couru sur votre femme sont réellement fondés, ou s'il est vrai que votre fille fait les yeux doux au capitaine X.

Tout en vous adressant ces aimables questions, il salue à droite et à gauche, toujours en criant, les passants qu'il connaît et ceux qu'il ne connaît pas.

Bajaff est de taille moyenne; sa démarche est vive; il

est grassouillet; ses cheveux sont ramenés sur le front en forme de toupet; sa langue est un chef-d'œuvre d'architecture naturelle tant elle est souple et robuste.

Bajaff a pris ses grades universitaires à l'école des Ignorantins; à quatorze ans il entrait en apprentissage; à vingt ans il passait avocat de trottoir. Au café, au théâtre, à la salle à manger, son opinion était la meilleure, sa voix dominait celle des autres.

Il était alors de toutes les farces et de tous les tumultes des lieux publics; dans les réunions d'amis, il se faisait acrobate.

Un jour, une jeune fille a consenti à se laisser épouser par lui; elle est morte aujourd'hui: des indigestions de bavarderies, trop souvent répétées l'ont conduite au tombeau.

A l'âge de trente ans, Bajaff était atteint d'une toquade; il criait à tort et à travers contre le monopole. Il n'y a pas une grande compagnie industrielle ou une administration dont il n'ait vilipendé les agents: dans les chemins de fer, au gaz, à la Banque, à la Préfecture, il avisait un pauvre employé, l'accablait de questions, de remontrances, de grossièretés, si bien que le malheureux finissait par répondre un mot de travers; alors Bajaff ameutait

par ses cris de paon toute la hiérarchie bureaucratique, depuis le simple sergent de ville jusqu'au Préfet. De là il redescendait dans la rue, continuait à crier; puis, se dirigeant vers les bureaux des journaux, il tarabustait la rédaction tant et si bien que, las de le repousser et de le voir revenir, on finissait par publier sa prose indigeste.

Combien de commis, d'employés, de filles de boutique, et même de hauts fonctionnaires ont été assassinés moralement par Bajaff?... Dieu seul le sait!

Aujourd'hui, Bajaff avance en âge; pour se reposer, il s'est fait admettre membre du conseil d'administration d'une compagnie d'écorcheurs de peaux.

Il faut le voir au conseil et sentir quelle délicate odeur de faux bonhomisme s'exhale de sa tête grimée; il faut le voir, la bouche en cœur, grassement et prêtant une oreille complaisante quand on l'appelle « Monsieur l'administrateur. »

Encore quelques années, et Bajaff sera appelé partout où il y aura une peau de lapin à gratter en société.

Vert réunis ; il était ben un brin satirique qui-là, et y vous fourrait ben dedans la frimousse de pauvres gones qu'étaient pas rien bien aises d'être affichés en caricatures au beau milieu de c'te feuille de quatre sous. Y me revient que M. Linossier n'en était de la boutique; ben sûr qu'alors y n'était pas officier du chameau-blanc ; mais c'est pas une raison pour déclabauder à present le pauvre monde par rapport qu'y font ca que vous avez fait ; c'est pas juste, t'y pas vrai ?

Ah ben ! mes rédacteurs sont pas r'en si bêtes que je croyais ; c'est moi que suis l'une couenne, et y z'ont eu une chenuse d'idée. Si y a un malin que nous trame c'te histoire de la journalisterie de Lyon, que nous raconte la biographie de tous ces gros plumassiers de trois sous que font leur tête avec leurs grandes feuilles, d'ousqu'y sont venus, ça qu'y z'ont écrit drès le commencement qu'y n'étaient z'apprentis, et combien qu'y leur z'a fallu changer de culottes avant de faire fortune ; ça sera un peu instructif. Enfoncé M. Claudius Hébrard et son *Journal des Bons-Exemples* ! à nous le pompon ! les gones.

Z'enfants, écoutez voir un peu. Blague dans le coin, si y en a un que gagne, à, comme y faut, eh ben, y l'aura d'abord les trois cents, et pis je vous promets que son livre sera donné en prix à la Mutuelle et à l'école des Frères par manière de morale en action.

Rien que d'y penser, ça me requinque tout, et vous aussi, t'y pas, p'pa qu'Embaume ?

Allons, hardi ! les gones ; ne caponnez pas, vous êtes tous Lyonnais, dévisagez-moi un peu la margoulette de tous ces fabricants de phrases ; l'Homme de la Roche vous arregarde et pis moi aussi.

Votre n'ami,  
GUIGNOL.

GUIGNOL EN COLERE

Guignol et Gnafron sortent d'une audience de la Cour d'assises. On vient d'y juger un criminel qui a tué sa mère et sa sœur. — La Loi l'a frappé, grâce à l'admission des circonstances atténuantes, de la peine des travaux forcés à perpétuité.

Pendant le jugement, Gnafron est resté absorbé devant l'appareil de la Justice ; il n'a vu que le coupable et ses juges. — Guignol, lui, s'est attaché à étudier la physionomie de l'auditoire. — Il a eu le regret d'y voir des contrastes d'émotions bien étranges. A côté de figures reflétant des sentiments de pitié ou de terreur, il en a remarqué d'autres trahissant une joie indécrite, bien que contenue. Les propriétaires de ces dernières étaient munis de carnets et de crayons ; ils prenaient de nombreuses notes.

GUIGNOL, soupirant.

Pauvre société !

GNAFRON.

C'est bon ! vas-tu pas geir dre Sur pareil scélérat que l'on ne doit pas plaindre. On aurait fort à faire ; et vrai, ce n'est pas moi, Qui pour un tel brigand, me mettrais en émoi, Si j'étais assez sot pour faire de mon âme Une urne lacrymale. Allons, vieux cœur de femme, Laisse agir la Justice, elle a toujours raison.

GUIGNOL.

Comme un Sancho Pansa, tu montes ton grison : Thémis est bonne mère ; elle fait bonne garde Autour de ses enfants, et ce soin la regarde. Mais me métreusement trop de célébrité Porte les criminels à la postérité, Et ça, par le canal de maints romans cyniques ; Ils nous font un héros de la pire des cliques,

D'un type revêtu de la peau d'un humain Qui frappe dans la rue ou sur le grand chemin. C'est d'un mauvais exemple : on doit laisser dans l'ombre Ces actes monstrueux que l'histoire dénombre ; Ils soulèvent le cœur de tout bon citoyen : On imite le mal de préférence au bien.

Les basses vanités aiment qu'on parle d'elles ; Ayant des pieds de plomb, elles voudraient des ailes ! Et qu'important boulet, guillotine ou poteau, Si l'on montre sa face aux éclairs d'un couteau !

L'imagination des romanciers est vive : La ligne abonde à flots, — il faut bien que l'on vive ! — La plume aveugle court, arrive au but fatal, Transforme l'échafaud en vaste piédestal Et fait surgir du sang trop de gloires durables !... Ah ! cette illusion fait plus de misérables Qu'un acte de vertu ne fait d'honnêtes gens.

GNAFRON.

Mon vieux Guignol, plaignons les esprits indigents ; La nature a des lois que l'on ignore, en somme ; Ainsi que tu l'as dit : plus d'un tigre est dans l'homme.

GUIGNOL.

D'après ces écrivains fantaisistes malsains, On croirait voir un nimbe au front des assassins ; Leur prose déhanchée, inepte et trop facile, Tronque le jugement du lecteur imbécile ; Ils lui font remarquer les yeux du condamné Farouches, lumineux comme ceux d'un damné. Lorsqu'on a prononcé la fatale sentence Ils en font aussitôt un homme d'importance, Une page d'histoire et lui placent dans l'œil Un éclair fulgurant, étincelle d'orgueil Qui s'échappe du crime et prend feu dans la fange : « On parlera de lui ! Ce fut un être étrange ! »

On parlera de lui sans rime ni raison : Son crâne bas, épais, tient une garnison De tout ce que ce monde a de vil et d'atroce, De tout ce qui peut faire une bête féroce.... Les monstruosité attirent les regards Et servent de pâture à nos journaux bavards ; La copie est gratis, et l'on émeut la foule En lui parlant de vol, surtout de sang qui coule, D'un coup de pistolet, d'une hache qui fend La tête d'un vieillard ou celle d'un enfant, D'un couteau qui jaillit comme un éclair perfide Et vous tranche d'un coup l'artère carotide. Ces choses-là font bien, c'est très-intéressant De patauger de l'œil dans la boue et le sang.

La commère du coin le dit à sa commère Avec le feu qu'on met à lire son Homère ; La cervelle s'échauffe à ces rouges récits Coupés par le café pendant qu'on est assis, Pendant que les enfants, les oreilles ouvertes, Écoutent ces hauts faits de scélérats ; et certes Les tons et la couleur y vont d'un si bon train Que nos gamins, à part, rêvent d'être Mandrin. On nous dépeint si bien le baigne pittoresque En idéalisant quelque monstre grotesque ; On fait si bien sonner la chaîne dans Toulon, On fait si bien rouler le boulet au talon ; Le bonnet rouge ou vert et la casaque grise Vous habillent si bien le héros qu'on déguise, Que l'enfant ébloui laisse le Chat botté, Et pour le bonnet vert songe à la cruauté.

Oh ! le cœur de l'enfant est une page blanche Où l'ange qui le veille en souriant se penche ! Et malheur à ceux-là de qui le doigt brutal Y trace en traits fangeux les exemples du mal. Rien ne pourra laver la tache indélébile Qui restera figée, incrustée, immobile !... L'impression première a pris droit de cité : La page n'est plus blanche et le cœur est gâté !

Féconds écrivassiers aux plumes imprudentes, Qui barbouillez de sang vos pages abondantes Et pétrissez d'horreurs votre style diffus, Vous faites plus de mal que n'en fait le typhus.

Vous êtes, sans pudeur, les éteignoirs des âmes ; Vous démoralisez le peuple avec vos drames ; Chacun de vous n'est qu'un porte-plume-crétin, Cent fois plus immoral que ne fut l'Arétin ! On devrait des Romains suivre l'antique usage Et vous faire lécher vos livres page à page.

Quand il a du talent, ou qu'il pense en avoir, Tout écrivain devrait s'imposer le devoir De faire la nuit noire au lieu de la lumière Sur ces sujets infects. — La plume familière, Poétique ou sublime a, pour parler aux cœurs, Sous la main des tableaux plus moralisateurs.... Ah ! bien oui, mais j'y songe : on n'acquiert que la gloire A dépendre au public les beautés de l'histoire ! Ce n'est pas votre but, messieurs, ... je vous absous : Votre moralité, c'est la chasse aux gros sous. Allons ! faites crier plus fort votre crécelle. Afin que ces gros sous crèvent votre escarcelle.

Quand ne verrons-nous plus ces romans d'obsédés Où viennent claudiquer des êtres dégradés ! Et quand pourrions-nous voir se réduire le nombre De ces enfants du mal qui piétinent dans l'ombre Et qu'on ose jeter à nos yeux en plein jour ! Oh ! quand descendra-t-il le règne de l'amour, Où toutes les vertus chastes et radieuses Feront du genre humain des familles heureuses, Aimant et travaillant, souriant et chantant La mort de l'Inconnu que l'on nomme Satan ! Enfin, quand verrons-nous, au soleil, sans mystère, Le Dieu de vérité descendu sur la terre !...

COGNE-MOU.

UN SOUPER AGITÉ

L'autre jour, la rédaction du *Journal de Guignol* voulut s'offrir un peu de bon temps et pour inaugurer dignement la saison des concerts et des longues veillées, s'invita tout entière à une petite fête intime.

A d'autres que nous le soin de décrire les splendeurs de l'hôtel de la rédaction, à donner la carte du dîner qu'elle a absorbé et à raconter la quantité prodigieuse d'esprit qui s'est dépensé dans cette fête. Nous n'en aurions pas dit un mot, si le concert qui l'a suivi n'avait été la cause d'un scandale épouvantable que nous préférons raconter dans nos colonnes, tel qu'il s'est passé, plutôt que de le laisser narrer à nos grands confrères.

Après le repas, la réunion d'élite s'était rendue dans le grand salon où chacun devait à son tour, chanter ou jouer sur son instrument favori quelque morceau des grands maîtres.

Guignol commençait et avait déjà triqué le Carnaval de Venise et ses variations ;

Gnafron avait, lui aussi, avec les glou-glou d'une bouteille, rincé d'une façon remarquable le Carnaval de Venise et ses variations, quand Wilhelm Girl se présenta et soupira doucement une romance inédite, la *Brise des Antipodes*, sur l'air du Carnaval de Venise avec ses variations.

Quand vint le tour de Claque-Posse, ce jeune homme passant sa main d'ivoire dans les anneaux brillants de sa barbe d'ébène, prit la parole et s'exprima ainsi :

— Messieurs et chers collaborateurs et amis, je chante faux vous devez le savoir et je ne joue de nul instrument connu ; pour remplacer avantageusement le Carnaval de Venise et ses variations, je vais, si vous le voulez bien, vous lire un article pétillant d'esprit intitulé....

On ne le laissa pas achever sa proposition, la voix grave de Champavert prononça les mots sacramentels : à Chaillot.

Ce fut le signal d'une tempête à côté de laquelle celles de l'Océan ne sont que bien peu de choses.

Se redressant et toisant son interrupteur du haut d'un kilomètre de mépris, Claque-Posse, rouge comme un homard, dit d'une voix caverneuse :

— Est-ce une personnalité ? — Prenez-le comme vous voudrez, répondit Champavert.

L'animation prenait un caractère grave. C'est bon, fit Claque-Posse, je vous ferai un procès en diffamation. Vos injures, du reste, ne m'atteignent pas et s'écoulent dans le bas fond social.

— Messieurs ! messieurs ! nasilla frère Jacques un peu du calme. Si le *Salut public* vous entendait ! Mais le pétulant Jérôme, interpellant La Vergette qui

avait l'air de soutenir Champavert, réduisit à néant ces tentatives de conciliations en lui disant avec vivacité :

— Vous, taisez-vous. D'ailleurs on sait ce que vous valez ! espèce d'écrivain inavouable et inavoué, allez, allez queuser dans les familles.

La Vergette se retournant : — Vous ! bravo du journalisme, je vous ferai un procès aussi ; et ne croyez pas que je veuille vous accorder aucune autre satisfaction, paroisserie de l'anonymat !

Le tumulte devenait épouvantable, quand Cogne-Mou, montant sur le piano s'écria de sa basse profonde :

— Taisez-vous, polissons de lettres, individus, fanfarons anonymes.

Pour le coup, on ne s'entendit plus. Colombine pleurait à chaudes larmes sur un fauteuil, et, au milieu des vociférations sans nom qui ébranlaient les murs, on ne distinguait plus que ces mots sans cesse répétés : Je fais un procès ! je fais un procès ! je fais un procès !

Guignol qui, seul, avait conservé son sang-froid, fut obligé d'intervenir, et sa tavelle, toujours humanitaire, caressant vigoureusement les échine de ses collaborateurs les mit tous d'accord en les flanquant à la porte.

On le comprendra sans peine, nous aurions voulu causer cette scène regrettable, bien que nous soyons convaincus que la plupart des familles ne règlent pas autrement leurs discussions intérieures ; mais nous avons voulu montrer au public lyonnais à quel point le *Salut public* et le *Progrès* ont faussé l'opinion en matière de discussion entre journalistes : ils ont fourni des arguments que les rédacteurs de *Guignol* se sont partagés ; ils ont aussi appris à ces derniers à faire des procès.

Seulement ce sont ceux auxquels les épithètes ont été adressées qui font les procès, tellement la logique est ancrée dans le cœur de nos rédacteurs qui ne pourront jamais comprendre qu'après avoir insulté quelqu'un on vienne en demander réparation aux tribunaux.

N. B. Les qualifications en italique qui se trouvent dans cet article, ont été empruntées au *Progrès* et au *Salut public*, qui les ont appliquées aux petits journaux, à l'un desquels ces deux grandes feuilles font un procès en injures et diffamation.

## Encore nos Procès.

Nous sollicitons l'indulgence de nos lecteurs pour la persistance avec laquelle nous les entretenons de nos querelles avec les feuilles timbrées de notre ville. Mais on comprendra sans peine que ce sujet nous intéresse au plus haut point, et en suite nous croyons que, même pour les personnes étrangères au débat, il n'est pas inutile de connaître la manière de faire de nos confrères du grand format.

On lit dans la *Gironde* de Bordeaux du 1<sup>er</sup> décembre courant :

« Nous avons révoqué en doute la nouvelle donnée par la *Gazette de France* que le *Progrès* de Lyon intentait un procès en diffamation au *Journal de Guignol*. Nous apprenons aujourd'hui par le *Progrès* que la nouvelle était exacte, et nous le regrettons. Le *Progrès* allègue que les rédacteurs du *Journal de Guignol* ne sont pas dignes du nom de journalistes et qu'ils gardent l'anonyme. Mais il n'y a pas de loi qui défende l'anonyme en matière littéraire. Le *Progrès* voudrait-il qu'on en fit une, et qu'on ajoutât aux obligations qui nous assiégent une obligation de plus ?

« Quant à l'indignité des rédacteurs du *Journal de Guignol* ou elle est certaine, ou elle est contestable. Dans le premier cas elle est une suffisante sauvegarde contre leurs calomnies, étant admis qu'ils aient calomnié ; dans le second cas, beaucoup de gens trouveront que le *Progrès*, en les assignant, va contre sa théorie, qui est de ne pas faire vider à l'audience des querelles d'écrivains. Ajoutons que cette accusation d'indignité est de la monnaie bien courante, trop courante. . . . .

Journaliste indigne a souvent voulu dire adversaire incommode, et un contradicteur ne devient pas un infame scélérat, même quand il a perdu le sentiment des convenances. »

Le *Courrier du dimanche* publie, au sujet de notre procès, les réflexions suivantes :

« Le journal le *Progrès* a intenté un procès en diffamation à un petit journal satirique de Lyon, le *Guignol*. Nous avons vu d'abord avec peine que des journalistes eussent recours à l'intervention judiciaire ; mais le *Progrès* a fait remarquer avec raison que les rédacteurs anonymes de *Guignol* ayant refusé de se nommer, il ne lui restait d'autre moyen d'obtenir réparation d'une insulte que de s'adresser aux tribunaux. Nous ne saurions en cette circonstance

ce donner tort au *Progrès*. Un journaliste peut, par diverses raisons, ne pas signer ses articles, mais son premier devoir est de renoncer à l'anonyme devant une réclamation quelconque, surtout lorsqu'il y a eu offense.

La responsabilité personnelle est la loi de tout écrivain. On ne s'y soustrait pas sans honte. Les rédacteurs de *Guignol* ont eu tort de l'oublier.

Nous sommes tellement de l'avis du *Courrier du Dimanche*, qui ne connaissait pas notre réponse, que nous nous demandons par quelle aberration d'esprit le *Progrès* a cru devoir reproduire l'article de la feuille parisienne.

On se rappelle les faits : Le *Progrès* nous avait accusé de pas offrir les auteurs de nos articles comme répondant de leurs actes ; nous avons alors invité formellement M. Palle, rédacteur de ce journal, qui s'était trouvé personnellement offensé de vouloir bien envoyer demander des explications au bureau du journal où l'auteur de l'article avait chargé deux de ses amis de se tenir à sa disposition.

M. Palle, qui ne pouvait ignorer ces faits en ayant été prévenu par lettre chargée, a décliné de la façon la plus complète la proposition qui lui était faite, et nous n'avons vu venir personne de sa part.

Du reste, il a pris soin de déclarer, dans un article diffus, embarrassé et tellement injurieux que nous aurions cent fois le droit de lui intenter un procès à notre tour, qu'il maintenait plus que jamais son intention de nous poursuivre au nom, dit-il, des principes démocratiques qu'il défend de son mieux (1).

En lisant notre journal depuis son premier numéro, on comprendra facilement que nous n'avons jamais eu ni le pouvoir, faute de cautionnement, ni l'intention de trainer aucune opinion politique dans la boue, selon le style de ces Messieurs. Mais il nous semble assez étonnant que le *Progrès* se constitue le représentant des principes d'une démocratie qui irait demander sa défense aux tribunaux.

En résumé, ce qui ressort surtout de l'article de M. Palle, c'est qu'il ne veut point de réparation, qu'il n'en a jamais voulu et que le seul terrain sur lequel il ne recule pas et se tienne ferme, c'est celui du parquet.

En face d'une démarche toute spontanée de M. Ch. Noëllat, rédacteur en chef, gérant du *Progrès*, auprès d'un parent de M. Labaume, nous n'avons pas hésité à déclarer que l'épithète de *pître de la démocratie* ne s'appliquait en aucune façon à la personne de M. Noëllat.

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs qu'en présence de ces explications, M. Noëllat retirera sa plainte en ce qui le concerne.

Nous ne sommes donc plus poursuivis aujourd'hui que par MM. Palle et Jantet, et par le *Salut public*

(1) M. Palle a été successivement à la *Gazette de Lyon*, où il défendait de son mieux les principes légitimistes ; au *Salut public*, où il défendait de son mieux les principes gouvernementaux, et il est aujourd'hui au *Progrès*, où, comme on le voit, il défend — toujours de son mieux — les principes démocratiques.

## QUERELLE DE FAMILLE

L'Esprit et la Bêtise

FABLE

Dans une imprimerie, un jour de carnaval, La Bêtise et l'Esprit se trouvent face à face : La Bêtise en peau d'âne et l'Esprit jovial Vêtu comme Mercure aux pieds fondant l'espace.

Que font-ils dans cet antre où se figent les mots ?

Hélas ! Messieurs, ou qu'il vente ou qu'il pleuve  
Chacun s'en vient corriger son épreuve,  
Tartine que l'on taille au goût des grands marmots...  
La Bêtise hargneuse, ayant l'appui suprême  
De la majorité, parle ainsi sans détour :

— Voyons, monsieur l'Esprit, faites donc un retour  
Sur vous-même :

Vous déplaitez beaucoup ; tâchez donc qu'on vous aime.  
On prétend que l'esprit épouvante l'amour,  
Voyez, je suis confite !...

— O génie en bêtise !

Tu dis que je déplais, lui réplique l'Esprit,

L'appréciation effleure la sottise :

Tu me jalouses trop et ta langue s'aigrit.

Voyons, sur la selette

Je consens à poser ;

Donc, tu peux tout oser

Et de sombres couleurs surcharger ta palette.

— Eh bien, dit la Bêtise, un reste d'amitié

M'autorise à vous dire

Que du monde à cette heure on prétend vous proscrire  
Sans merci ni pitié.

— Ne me fais pas crever de rire,

Vieille baguenaudeuse, ou je dirai ton fait :

Ta royauté caduque a besoin qu'on la fouaille,

Puisque c'est par elle qu'on baille

A démantibuler sa machoire au complet.

Sur ton trône vieilli, tu te croyais parfaite,

Surtout inviolable, en t'imposant toujours,

Car chacun de tes mots étaient mots de prophète.

Enfin, par un de ces beaux jours,

Mon humeur joyeuse et fantasque

Soulève de la main ton néant d'oripeaux

Et montre à tous les yeux que tu n'as point de masque,

Que c'est toi, toujours toi, servant tous les drapeaux.

Créée avec Adam, tu gardas ta nature,

Et tu n'as progressé qu'en ta progéniture.

— Oh ! vous mentez, gouailleur, moi ! je poursuis un but !

Moi ! je suis le progrès ! moi ! je fais mon salut !

Et sans nul moniteur, franchissant la rivière,

Ma voix part sans courrier à l'écho de Fourvière.

Tandis que vous, petit rageur,

Don Quichotte vengeur

Des travers sociaux ou de tout ridicule,

Vous vous tordez les flancs, chétif vermicule,

Pour accoucher d'un mot bien plus pesant

Que plaisant :

Sans égards, sans pitié, talents, amis, famille,

Vous servent de jouet ;

Les réputations, enfin tout ce qui brille

Saigne sous votre fouet.

Vous faites du brio, de la verroterie

Et nous éclaboussez par votre raillerie.

Lorsqu'une renommée en son pays natal

Se pose carrément, votre main s'évertue

A saper sa statue

Et la jette à plat ventre au bas du piédestal...

Croyez-moi, jeune fou, qu'un vain orgueil surmène :

O polisson taquin, crevez votre tambour !

Souvent un trait d'esprit peut engendrer la haine,

Et la haine se venge et vous tue à son tour.

— Sotte ! l'Esprit gaulois est l'âme de la France !

Proscrire la gaité, c'est aimer la souffrance.

Que les trappistes seuls disent : Il faut mourir !

Nous préférons nous réjouir ;

Et la France vivace, éternelle et féconde,

Toujours éclatera de rire sur le monde !

COGNE-MOU.

Le *Siècle*, sous la signature Taxile Delord, a cru devoir intervenir dans notre débat avec le *Progrès*, et prendre parti pour ce dernier.

Nous nous soucions fort peu de l'opinion de ce journal, mais nous trouvons étrange qu'il soit venu fourrer son nez dans une querelle dont il ne connaît pas le premier mot, puisqu'il confond ensemble le *Journal de Guignol* et le *Journal de Gnafron*.

Nous comprendrions que l'article du *Siècle* fût signé de Bieville, puisque ce monsieur a fait condamner MM. Jouvin et Charles Bataille à cinq francs d'amende pour l'avoir appelé *séton*. Mais M. Taxile Delord qui, à la suite d'une discussion littéraire, avait été traité de *loustic libéral* par M. Sainte-Beuve et lui avait répondu en affirmant qu'il manquait de considération, aurait été fort étonné si ce dernier lui avait intenté un procès en injure et diffamation.

### Avis-Guignol.

**Le critique influent** qui signe, dans un journal de théâtre, des articles dont il n'a pas écrit le premier mot, est engagé à payer plus souvent une place de parterre à son secrétaire, afin que ce dernier puisse entendre plus convenablement les artistes sur lesquels il a à donner son appréciation.

**Le petit cocodès** qui a un si petit chapeau et un si grand faux col, est invité à modérer les éclats de sa voix dans les discussions politiques et littéraires; il ne suffit pas de crier fort pour avoir raison, et il devrait se rappeler que les murs ont des oreilles.

**On a vu** quelques rares gandins enfouir le bas de leurs pantalons dans des bottes gigantesques; les personnes naïves qui pourraient prendre ces messieurs pour des gentlemen riders (*prononcez raideurs*), apprendront sans doute avec étonnement qu'ils ont passé six jours de la semaine à auner du madapolam.

## UNE VIEILLE MAITRESSE

PAR J. BARBEY D'AUREVILLY.

Nous sommes à une époque, où il se publie beaucoup de volumes, mais peu de livres. — Sous les couvertures multicolores qui s'étalent aux devantures des libraires, on aurait grand-peine à trouver autre chose qu'une collection d'articles déjà parus dans les journaux littéraires, à qui l'auteur a voulu donner cette force qui naît de l'union, — ou les mystères écœurants de l'alcôve de verre des petites dames.

A quoi cela tient-il?

Est-ce au talent qui manque?

Est-ce à ce besoin de produire au galop, qui fait écrire sept pages à un auteur avant qu'il en ait pensé une, et qui le pousse à son dénouement comme si un bourgeois le prenait à la course?

Est-ce plutôt au dégoût et au découragement qu'inspire à tout véritable écrivain, la rage avec laquelle le public se précipite tête baissée dans cette littérature qui prend ses héros au bain et ses inspirations sous le bonnet vert d'un forçat?

Le fait est que nous tendons, depuis quelques temps, à rendre les gredins de plus en plus intéressants, et bientôt il ne se publiera plus un roman, et il ne se jouera plus une pièce sans que le jeune premier traîne un boulet au pied et sculpte des noix de coco.

C'est donc une bonne fortune que de rencontrer une œuvre vraiment littéraire, un roman qui soit autre chose que des lignes à trois francs la douzaine, un livre enfin, c'est-à-dire une chose à lire. Aussi je bénis le vent, la pluie, et la boue qui, il y a huit jours, m'ont repoussé chez moi, loin d'un écarté peu fiévreux, — emportant sous mon bras *Une vieille maîtresse* de Barbey d'Aurevilly, dont la seconde édition vient de paraître (1).

Le livre a quatre cents pages: j'ai tourné la première, et cinq heures après j'étais au bas de la quatre centième,

(1) Se trouve chez Méra.

ma montre arrêtée, mon feu éteint et ma bougie usée, en me disant: — Voilà un fier roman!

Ryno de Marigny, sorte de Lara moderne dont l'originalité puissante se détache et s'affirme au milieu de tous ces viveurs dandys ou gandins taillés sur le même patron et habillés chez le même tailleur, — arrivé à ce moment de la jeunesse où rassasié des plaisirs faciles, des voluptés de commande et des jouissances étiquetées, on se sent envahir par les mortes langueurs du dégoût, — le fier et orgueilleux Ryno, à la lèvre dédaigneuse, au regard insolent immobile, cet homme, — en qui chaque pouce est un homme, — se sent mordu au cœur par une passion fougueuse, irrésistible, insensée; pour qui? Lisez:

« Velleni la Malagaise, était petite et maigre; sa peau d'un ton presque aussi foncé que le vin extrait de son pays; son front projeté durement en avant, paraissait d'autant plus bombé que le nez se creusait un peu à la racine; une bouche trop grande et coupée d'un duvet noir bleu, et une poitrine extrêmement plate, lui donnaient un air de jeune garçon déguisé. »

C'est cette femme laide, maigre et jaune, dont l'amour vient s'implanter dans le cœur et dans la vie de Marigny, comme une fatalité. — Car cette Velleni, cette malagaise, avait dans les veines du sang de duchesse et de toréador; un mélange d'orgueil et de force, d'indolence et de fougue, de caprice et d'entêtement. — « Et pour peu qu'un invisible coup de trompette, — un accent réveillé des sentiments engourdis lançât le frisson dans sa maigreur nerveuse et l'arrachât au sommeil de la pensée, elle n'était pas belle, non jamais! mais elle était vivante, et la vie chez elle valait la beauté des autres. — L'expression, ce Dieu caché au fond de nos âmes, la créait par une foudroyante métamorphose.

« Alors ce front envahi par une chevelure mal plantée, ce front d'esclave étroit, entêté, ténébreux, grossissait, grandissait et commandait au visage. — Ce nez commencé par un peintre kalmouk, finissait en narines entr'ouvertes, fines, palpantes comme le ciseau grec en eût prêté à la statue du Désir. — Les coins de la bouche allaient mourir dans des fossettes voluptueuses. — Les yeux emplis par des prunelles d'une largeur extraordinaire, noirs, durs, faux, espionnants, tisons ardents d'un vrai *brasero* sans flammes, s'avaient d'une clarté qui brûlait le jour. »

M. Barbey d'Aurevilly, dans ce style mâle et vigoureux dont je viens de donner un échantillon, ce *style d'homme* qui le caractérise, a peint admirablement les ardeurs, les folies, les délires de cette passion étrange à qui la satiété est inconnue, qui triomphe de dix années de possession, et brise deux amours sous elle.

C'est en vain que Ryno, cherche à rompre les liens qui l'attachent à cette créature dont le regard a des profondeurs sombres qui font frissonner, dont la démarche a des souplesses et des torsions enivrantes; c'est en vain qu'il cherche dans l'amour éthéré de Mme de Mendozé, l'oubli de ces voluptés où l'âme a moins de part que les sens. — Velleni attend son retour tranquille et confiante.

Elle sait qu'il reviendra car, un jour, elle a enfoncé dans son bras la pointe d'un stylet, elle a porté la blessure aux lèvres de son amant en lui disant: Tiens, bois! et son amant a bu, et la superstieuse malagaise a foi dans ce talisman. — Le même feu brûle dans leurs veines, ils sont liés l'un à l'autre par cette communion sanglante; Ryno ne peut pas être infidèle.

Enfin, après dix ans, lorsque Velleni n'est plus jeune et que son septième lustre l'a faite plus jaune et plus maigre que jamais, lorsque Marigny croit avoir éteint pour toujours la flamme vivace de son ancienne passion, — il épouse la belle et chaste Hermangarde de Polastron, et court s'en-sevelir avec elle au bord de l'Océan. — Six mois se passent dans une félicité céleste, sous les rayons d'une lune de miel qu'aucun nuage ne semble pouvoir obscurcir. — Mais un soir Velleni vient jeter son cri bien connu au pied du château, où les deux époux se sont retirés pour vivre d'eux-mêmes. Ryno tressaille; le souvenir ardent de sa jeune malagaise se réveille dans son cœur et, comme le chien de l'Écriture retourne à son vomissement, Ryno retourne à sa vieille maîtresse.

Je le répète, c'est là un fier livre, puissamment écrit, un livre comme on n'en lit plus guère.

Quant à ceux qui vont criant: Barbey d'Aurevilly, ce catholique plus catholique que le pape, a écrit un ouvrage immoral! — ceux-là je les renvoie à la préface de la nouvelle édition, où l'auteur avec sa logique vigoureuse et sa verve irrésistible, renverse le frère échafaudage de raisonnements de ces impuissants, dont les criaileries ne tiennent pas tant de l'indignation que d'une basse envie.

Non, ce livre n'est pas immoral, parce que, si les peintures sont ardentes, passionnées, l'auteur n'a pas cherché comme on le fait trop aujourd'hui, à exciter la curiosité, malsaine et les instincts érotiques du lecteur par une corruption froide, et des détails libertins; ce livre n'est pas immoral, parce que le souffle de la passion et d'une vraie passion y circule et agite chaque feuillet; — il n'est pas immoral enfin, parce qu'un chef-d'œuvre ne l'est jamais.

WILHELM GIBL.

## CONCOURS ANNUEL

DU  
JOURNAL DE GUIGNOL

PRIX : 300 fr.

LA PRESSE A LYON DEPUIS 1848

### Programme

Exposer rapidement l'histoire générale de la Presse à Lyon depuis 1848; énumérer les journaux qui ont paru à partir de cette époque, les modifications qui se sont produites successivement, l'influence de ces différentes feuilles sur le goût et l'esprit public.

S'arrêter plus particulièrement à faire l'histoire des cinq grands journaux: le *Courrier de Lyon*, le *Censeur*, la *Gazette de Lyon*, le *Salut public* et le *Progrès*, et faire connaître leurs principaux rédacteurs, spécialement au point de vue du mérite littéraire.

### Conditions du Concours

Les manuscrits seront écrits en français, et aucun d'eux sera accompagné d'un pli cacheté et tenant le nom de l'auteur, et d'une épigraphe répétée sur le manuscrit.

Les travaux des concurrents devront être déposés au bureau du *Journal de Guignol*, chez M. Labaume, cours Lafayette, 5, avant le 1<sup>er</sup> mai 1866, terme de rigueur. On est prié d'affranchir.

Nous invitons les concurrents d'éviter, tout en exposant la doctrine politique des différents journaux, la discussion des principes eux-mêmes; une discussion trop systématique de ces matières pourrait faire exclure du Concours des travaux restant excellents.

### Samedi matin

Notre avocat, M<sup>e</sup> de Bornes, nous présente ce matin qu'il a été question, entre lui et l'avocat de MM. Palle et Jantet, d'une tentative d'arrangement.

Nous n'avons aucune raison de refuser d'entrer dans cette voie; mais comme nous ne savons pas de positif à cette heure et que notre réponse au *Progrès* est imprimée depuis hier, nous ne pouvons que la maintenir jusqu'à nouvel avis.

### CORRESPONDANCE

*A. M. Qui s'y froite s'y pique.* — Que ta propre signature tienne lieu de réponse.

*A. M. Tape-dur.* — Quand Guignol veut traiter de sérieux sujets, il prend ses renseignements lui-même; s'il en reçoit correspondance, cela l'attriste et lui fait prendre un petit air humain, mais il se tait.

*A un veilleur de nuit.* — Cadet, tu as dû passer une nuit de veillage rigolo, si tu étais assis à son chevet. — Ah! c'est un tapé! et ça lui flanquait les coliques de *miserere*, si les constances permettent à Guignol de lui faire avaler le gorgon, à moins qu'il ait le bon esprit d'en rire; mais il est si bête!

*A l'œil (pas l'enseigne).* — Oui, après l'illumination, s'il n'y a pas de tâche d'ens'rvir un aux navets.

*A M. Porc-épic.* — Femme ou homme, le bout de... Oh! j'allais faillir à la galanterie proverbiale dont je suis fier, c'est un vrai Guignol. — Eh bien, puisque tu ne peux pas te mettre à genoux, je serais heureux d'avoir les miens à tes pieds; prie d'attendre que celui qui, jusqu'à ce jour, t'écrivait de son nom, puisse t'expliquer sa conduite avec toi.

*A Mme S...y.* — Impossible, et pour cause. Guignol est épuisé. — Il en est de plus nécessaireux.

*A Une âme en peine.* — Celui auquel est adressée ta lettre est inconnu de la Rédaction.

*A M. Arthur de Cigny.* — Ce sujet est épuisé, on n'y dra pas.

*A M. François D.* — Votre sympathie, comme celle de tous les âmes honnêtes, a profondément touché son cœur.

*A M. Paron Come à tortre.* — Merci, bravo chevalier! es bien digne de faire partie de la noble phalange des triomphes. La Rédaction est fière de toi, et te serre cordialement la main.

Le Gérant, E. THOMAS

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5